

## XYZ. La revue de la nouvelle

### La douce cruauté de l'existence

Jean-Paul Beaumier, *Fais pas cette tête*, Montréal, Druide, 2014, 144 p.

David Dorais



Numéro 124, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79381ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2015). Compte rendu de [La douce cruauté de l'existence / Jean-Paul Beaumier, *Fais pas cette tête*, Montréal, Druide, 2014, 144 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (124), 73–77.

### La douce cruauté de l'existence

Jean-Paul Beaumier, *Fais pas cette tête*, Montréal, Druide, 2014, 144 p.

QUAND *Fais pas cette tête* est sorti à l'automne 2014, cela faisait huit ans que Jean-Paul Beaumier n'avait pas fait paraître de recueil de nouvelles. Ce qui revient à dire qu'il ne nous avait offert aucun livre durant cette période, puisqu'il pratique exclusivement le genre bref, dont il sait tirer les avantages : variété des situations mises en scène, concentration sur un tournant dans la vie d'une personne, ellipse dans le récit, légèreté de la touche. Le recueil paraît cette fois chez Druide, alors que les quatre précédents ont paru, depuis 1988, chez L'instant même. On pourrait situer Beaumier dans la même famille artistique que Gilles Archambault ou Sylvie Massicotte, nouvelliers qui adoptent le plus souvent un réalisme strict et se plongent dans la vie quotidienne pour en saisir les moments de trouble ou de bascule, l'écriture se montrant en parts égales discrète et sensible. La qualité du recueil de Beaumier a été reconnue par une nomination au Prix littéraire des collégiens, édition 2014.



L'attachement à un univers familier n'implique pas pour autant que les textes présentent une totale transparence et soient inconscients de leur littéarité. Le recueil s'ouvre et se ferme sur des nouvelles parlant d'écriture et de littérature. Dans « La lectrice », un écrivain quelque peu honteux de n'avoir rien produit depuis dix ans se fait aborder par une ancienne connaissance, amatrice fidèle lui disant qu'elle attend avec impatience le prochain livre. Le demi-reproche que constitue cet aveu provoque la gêne de l'écrivain. La voix narrative de ce récit (la première personne) ainsi que sa

position liminaire laissent croire qu'il s'agit là d'un témoignage à peine romancé sur la genèse du livre que l'on tient entre nos mains. Jean-Paul Beaumier confiait d'ailleurs au journal *Le Nouvelliste*, à propos de cette histoire : « L'étincelle de départ et le texte sont très près, cette fois. » Pourtant, le titre peut aussi bien renvoyer au roman de Raymond Jean, avec une touche ironique puisque, dans ce cas-ci, la lectrice est une source d'embarras plus que d'excitation érotique. Autre référence intertextuelle, dans l'avant-dernière nouvelle : un homme tout juste retraité tombe amoureux d'une jeune libraire lui ayant vivement recommandé la lecture de Paul Auster. Malheureusement pour lui, elle disparaîtra sans qu'il sache où la retrouver. Mais il décidera de poursuivre sa collection de photos d'objets abandonnés, idée prise dans le roman *Sunset Park* de l'écrivain américain.

Un autre couple aux âges dépareillés se retrouve dans une nouvelle où une étudiante attend chez lui son amant, qui est aussi son professeur. En fouillant dans ses choses, en constatant les souvenirs qu'il a accumulés, elle se met à penser à son propre passé, et à l'avenir qui s'ouvre devant elle. Ces relations asymétriques, faites à la fois de connivence et d'éloignement, sont représentatives d'un thème qui traverse le recueil, celui du lien entre les jeunes et les vieux. Comment se comporter envers un « vieux » ? Envers une « jeune » ? Le cas est évident avec les enfants et les parents. La très belle nouvelle « Deux petits trous » donne la parole à un homme dont la trace la plus vivace qui lui reste de sa femme décédée est la fille qu'ils ont eue ensemble. L'homme s'assure tant bien que mal de jouer pour deux le rôle parental. Mais il devient perplexe quand sa petite fille lui demande de se faire percer les oreilles, pour pouvoir commencer à porter des bijoux. Cette histoire exprime à merveille le sentiment trouble d'un père devant son enfant qui grandit et devant sa fille qui, peu à peu, se transforme en femme. À l'autre extrémité du spectre, on trouve « Femme à la fenêtre », la toute dernière nouvelle du recueil. Cette fois, un homme d'âge mûr rend visite à sa mère de quatre-vingt-treize ans. Son frère et sa sœur sont

morts pendant le tremblement de terre en Haïti. Est-ce qu'un séisme moins spectaculaire mais tout aussi fatal n'agit pas dans chacune de nos vies, nous condamnant à vieillir, c'est-à-dire à mourir petit à petit ? Quand son fils part, la mère agite la main à la fenêtre, ombre sans âge. Lui-même, il se fait vieux, se dit-il. De retour à la maison, sa conjointe l'accueille avec un geste similaire à celui de sa mère. La même ombre s'étend indifféremment sur tout le monde.

Un autre sujet capital de *Fais pas cette tête* est l'inévitable relation amoureuse. Ce sentiment plonge ses racines si profondément dans notre cœur qu'il semble qu'on ne vienne jamais à bout d'en explorer les méandres. Chez Beaumier, l'amour prend la forme du malentendu, de la tromperie, de l'incompréhension. Ainsi, pour se racheter d'avoir eu une maîtresse, un homme offre un magnifique bol à thé à sa conjointe, mais l'objet lui glisse des mains et se brise par terre. Dans « Un vieux couple », le mari lit son journal tandis que son épouse lui parle. Est-il présent à ce qu'elle dit ? Elle mentionne un « nouveau thé », mais il comprend qu'il est question d'une « nouveauté ». Ce *lapsus auriculi* (l'expression n'existe pas, mais ne vaudrait-il pas la peine d'avoir une manière de nommer les erreurs que l'on commet en écoutant, au même titre que celles que l'on commet en parlant ou écrivant ?) vient souligner avec ironie ce qui manque à ce couple emprisonné dans la routine et les paroles distraites.

Le langage constitue d'ailleurs un élément central des désaccords amoureux pour Beaumier. Le très bon texte « Quand on aime » montre un étudiant du cégep en train de rédiger l'épreuve de français du Ministère. Il n'arrive pas à se concentrer, n'ayant à l'esprit que sa rupture récente. Des liens se tissent peu à peu entre sa situation et la dissertation qu'il écrit. On lui demande d'employer des arguments pertinents et cohérents. Mais elle, en a-t-elle eu, des arguments pertinents et cohérents, lorsqu'elle lui a expliqué pourquoi elle ne voulait plus sortir avec lui ? A-t-elle utilisé un vocabulaire riche et varié ? Dans une autre nouvelle, habile et subtile, un simple pronom permet à un homme de comprendre

que le médecin qu'il consulte entretient une relation avec sa femme. Tous deux travaillent ensemble, mais ce n'est pas cela qui lui a mis la puce à l'oreille. C'est que le médecin a parlé au *nous* au lieu de parler au *je* quand il s'est exprimé sur l'espoir de voir l'homme guérir rapidement.

L'auteur ne dédaigne pas s'adonner à l'art de la nouvelle à chute. L'un de ses textes, plus ancien, figure d'ailleurs dans le recueil didactique *Nouvelles à chute* paru chez ERPI (2008). Dans *Fais pas cette tête*, la chute peut ne consister qu'en une surprise embarrassante pour le personnage principal. Ainsi, dans « Baiser à la fenêtre », un individu qui a l'habitude de conspuer les voisins qu'il espionne est en train de se lamenter sur deux amoureux sans vergogne qui s'embrassent au vu et au su de tous. Mais sa femme lui fait remarquer qu'il s'agit de deux hommes. Soudain, l'indiscret se retrouve placé dans la position à la fois du voyeur attiré par les relations homosexuelles et du rouspéteur homophobe, donc rétrograde. Les finales peuvent s'avérer plus tragiques. Un homme coincé en plein hiver dans sa voiture qui ne démarre pas médite sur son couple qui, lui aussi, est en panne. Il décide en fin de compte de poursuivre le chemin à pied. Il se fera heurter à mort par une automobile. Ailleurs, des enfants jouent à cache-cache pendant les vacances d'été. La fille qui compte, en accumulant les chiffres, se met à penser à son âge, au fait qu'elle est peut-être trop vieille maintenant pour jouer à la cachette. Elle pense à son passage prochain au secondaire, au fait qu'elle risque de perdre les amis avec lesquels elle s'amuse pour l'une des dernières fois. Ayant fini de compter, elle s'éloigne, cherchant les autres... On la retrouvera plus tard, morte dans le boisé. La puberté lui est tombée dessus brutalement, son corps a provoqué des désirs qu'elle n'avait pas commencé à éprouver.

Dans ses nouvelles, Jean-Paul Beaumier agit envers ses personnages parfois avec dureté, mais toujours avec sensibilité. L'existence, dans ce recueil, se résume souvent à peu de choses, mais elles représentent ce que nous partageons  
76 tous: le temps qui passe, les douleurs qu'il entraîne, et le

sentiment que le destin s’amuse à nos dépens, quelquefois de manière cruelle.

**David Dorais**

### **Violence et folie**

Olivier Demers, *Contes violents*, Montréal, Triptyque, 2014, 184 p.

DANS UN RÉCENT OUVRAGE, la professeure Isabelle Daunais se demande pourquoi la littérature québécoise peine à trouver sa place sur la scène mondiale (*Le roman sans aventure*, Boréal, 2015). Pourquoi notre littérature ne parvient-elle pas à obtenir une reconnaissance internationale? D’autres petits pays y sont arrivés. Isabelle Daunais avance que la littérature québécoise est victime de la tranquillité de la société dont elle émane. C’est-à-dire que, le Québec se trouvant à l’écart des grands conflits, aucune tension dramatique ne traverse la société, et la littérature manque ainsi de nerf. Constituant un « monde à l’abri du monde », le Québec navigue sur des flots calmes. Dans ces circonstances, comment le roman, genre littéraire basé sur les aventures, les surprises, les retournements, pourrait-il prospérer et réaliser son plein potentiel? À province harmonieuse, œuvres paisibles, dit en substance l’essayiste.



On peut considérer le très bon recueil d’Olivier Demers, *Contes violents*, comme un interlocuteur de choix pour l’ouvrage d’Isabelle Daunais. Les deux livres entrent naturellement en dialogue, Demers semblant avoir voulu donner à la fois raison et tort à l’essayiste.

Lui donner raison car, dans ses nouvelles, il décrit le Québec comme une terre d’accueil sereine. Tous les individus pris dans les bouleversements mondiaux, autant ceux qui ont connu des souffrances que ceux qui les ont infligées, aboutissent, à la fin de chacun des récits, dans notre oasis du Nord. C’est un endroit où l’on vient « échouer », au double sens du terme : atteindre un rivage et y rester coincé, comme